

Ouverture des Salles de la Compagnie de Pianos de New-York

En rapport avec cet événement musical, nous donnons plus loin quelques détails biographiques sur MM. Albert Weber, manufacturier de Pianos, et Oliver King, l'artiste de renom qui a présidé à l'inauguration. Nous les ferons suivre d'un compte-rendu du grand concert donné à cette occasion.

M. ALBERT WEBER

Dont le portrait se trouve sur une autre page, a visité notre ville à l'occasion de l'ouverture des salles de la Compagnie de Pianos de New-York mentionnées ci-dessus. Ce monsieur est resté, à l'âge de 20 ans, seul propriétaire de l'immense commerce de pianos de son père. Il lui a fallu plusieurs années d'un travail assidu pour acquérir les connaissances musicales et commerciales nécessaires et posséder parfaitement les principes du mécanisme qui fait les bons pianos. Avec cela il a l'oreille fine et le coup-d'œil pénétrant de son père pour apprécier les sons, découvrir les défauts de construction. La principale ambition du jeune propriétaire est d'augmenter la puissance et le prestige des pianos Weber, et, à cette fin, il ne fait usage que des matériaux les plus dispendieux, et il n'emploie que les plus habiles ouvriers pour la construction de ces pianos, ce qui fait qu'ils sont les instruments favoris des sommités musicales du jour. Les affaires ont augmenté durant l'année dernière de plus de 40 par cent, et la moyenne des ventes mensuelles est maintenant de \$76,000. La dernière enquête faite par la *Trades Union* a prouvé que l'échelle des gages payés par la maison Weber est plus élevée que celle d'aucune autre manufacture américaine et presque le double de celles payées par la meilleure des maisons d'Europe.

M. OLIVER KING, pianiste de S. A. R. la Princesse Louise.

M. King est né à Londres, Angleterre, en 1855. A l'âge de six ans, ayant déjà montré des dispositions très prononcées pour la musique, on lui donna pour maître le célèbre Joseph Barnby qui le mit parfaitement au fait des techniques et de la théorie, si bien qu'à l'âge de seize ans il fut nommé assistant organiste de l'église Sainte-Anne. La première apparition publique de M. King a été aux concerts d'Exposition, donnés dans la salle Royale Albert de Londres. A cette époque, il acquit des connaissances précieuses de M. W. H. Holmes, de l'Académie Royale de Musique.

Pour développer son talent et acquérir de l'expérience, M. King se rendit à Leipzig, en 1874, et, dans le célèbre conservatoire de cette cité classique, devint l'élève de Carl Reinecke, un nom honoré par tous les cercles de musique du monde. Il eut aussi l'avantage de profiter des leçons d'artistes éminents tels que Oscar Paul et Ernest Richter. Après avoir terminé un cours d'étude des plus satisfaisants au conservatoire, M. King revint à Londres en 1877, et fut pianiste de la Société Musicale de Londres et directeur de l'Isleworth Choral Society, position qu'il résigna en recevant sa nomination comme pianiste de Son Altesse Royale la princesse Louise, dans le printemps de 1880. Comme tous les principaux artistes, son instrument favori est le piano Weber de New-York, qu'il trouve supérieur à tous les autres pianos sous le rapport de la perfection du son corré sous tous les autres rapports.

Comme la réputation de M. King était faite depuis son arrivée avec la princesse Louise, la Compagnie de pianos de New-York voulut satisfaire le désir qu'avait le public de l'entendre. Après permission obtenue de Son Altesse Royale, il inaugura l'ouverture des nouvelles salles de musique aux Nos. 226 et 228 rue St-Jacques, mardi, le 22 du mois dernier, en jouant douze morceaux de premier ordre qui ont fait ressortir les qualités incomparables du grand piano Weber.

M. King avait à peine posé les doigts sur le piano qu'on reconnaissait l'artiste distingué au jeu élégant, précis, aussi gracieux que facile.

M. King appartient comme auteur à la grande école moderne des Wagner; ses compositions, fondées sur les principes les plus sûrs de la science musicale, se distinguent par la richesse de l'harmonie et du rythme.

La Compagnie des pianos de New-York a droit à la reconnaissance de notre société, pour lui avoir procuré l'occasion d'apprécier la grande musique classique. C'est grâce à elle qu'on a pu applaudir depuis quelque temps Herr Bohrer, et tout récemment Satter, l'éminent pianiste, qui a étonné les personnes les plus sceptiques et fait admirer sa force des personnes de mérite en jouant avec tant de précision à première vue les morceaux les plus difficiles.

La Compagnie des pianos de New-York fait tout ce qu'elle peut pour répandre le goût de la musique, et le public de Montréal doit être fier des magasins qu'elle vient d'ouvrir et qui sont dignes du grand piano Weber, de ce magnifique instrument dont chaque note rend des sons si parfaits.

Inutile de faire davantage l'éloge de ce piano. Qu'il suffise de dire que, sur vingt-trois concerts donnés dans le cours de l'année passée, le grand Weber a figuré dans dix-neuf; ce doit être là une preuve frappante de sa supériorité.

VOYAGE EN AFRIQUE

LE LION

Jemmapes, toute petite ville, très française, est située au pied de l'Atlas, à la lisière d'une des plus grandes forêts de l'Algérie. A Bone, on parle "manœuvres"; à Tunis, "opérations financières"; ici on parle "lion." L'horizon est couvert d'arbres, d'arbustes, de broussailles, qui, groupés, tapissent de verdure les ondulations des premiers contreforts de l'Atlas. Il semblerait qu'il n'y a pas de place pour une aiguille au milieu de cette végétation enchevêtrée, et cependant Dieu a mis dans tous les coins et recoins, laissés au règne animal par le règne végétal, des bêtes fauves qui, chassées des lieux cultivés, ont établi ici leur repaire. On entend, la nuit, de la rue principale de Jemmapes, des jardins "squarisés" du maire, les glapissements des hyènes et des chacals; et les rugissements de la panthère et du lion réveillent les femmes jusque dans leurs demeures. Cette forêt, qui enferme l'horizon de toutes parts, c'est le lieu des exploits de la plupart des chasseurs émérites. Nous devons la traverser pour nous rendre à Philippeville.

—Nous ne le verrons pas, dit le postillon. Tous les voyageurs veulent le voir, mais il ne se montre pas comme cela...

—Tous les voyageurs! Hum! dis-je. Une rencontre pareille ne manque cependant pas d'un certain danger.

—Danger!!! il n'y en a aucun. // fuit au claquement du fouet.

Le lion c'est lui, et quoiqu'il fuie au claquement du fouet, tout le monde en parle avec respect; Arabes, colons, postillons.

—Une nuit, raconte le postillon, je conduisais à Philippeville un officier et sa femme, nouvellement débarqués à Bone. La lune, dans son plein, éclairait la route. Tout à coup l'officier dit: Regardez! un veau! —Quel veau! m'écriai-je, c'est lui! —Il était noir; couché, les pattes en avant, il nous regardait en clignant des yeux. Je fis claquer le fouet. Il se leva, et, sans se presser, disparut dans la forêt. L'officier était agité, sa femme tremblait de peur. Quand le lion fut hors de vue, l'officier se rejeta dans le fond de la voiture. En approchant de Philippeville, il murmura:

—Moi qui croyais que la rencontre avec le lion était un des dangers de l'Afrique! Ce n'est que cela! un lion!

Le postillon ajouta.

—Ah! oui! vas-y voir!

Je ne m'explique même pas à présent ce vas-y voir. Était-ce une protestation contre la placidité du lion, ou une allusion à sa pusillanimité? La légende d'ici veut que le lion soit poltron; on prétend qu'il suffit de crier très-fort pour le forcer à s'éloigner; il n'est dangereux que blessé. Les postillons traversent, sans la moindre appréhension, les forêts infestées par les lions: les chevaux sentant la présence du fauve à trois kilomètres de distance, s'arrêtent, tremblent de tous leurs membres, refusent d'avancer et finissent toujours, stimulés par les coups, par reprendre leur course, prouvant par leur obéissance qu'ils craignent plus le fouet du postillon que la dent du roi des animaux. Le lion sort souvent de nuit, se couche au bord de la route, et regarde passer les diligences. Les postillons prétendent qu'autrefois le bruit des roues le faisait fuir. Aujourd'hui, il s'y est habitué, paraît-il.

Il m'a été donné de me rendre compte comment avait lieu une rencontre avec un lion. C'était dans le district de Batna, pendant une nuit où la lune, voilée de temps en temps par les nuages, ne perceait l'obscurité que par intervalles. Revenant vers Constantine, nous avions loué toute la diligence et nous sommeillions doucement, lorsque tout à coup nos six chevaux se mirent à trembler si fort et avec tant d'ensemble, qu'ils donnèrent au lourd véhicule un mouvement insolite qui nous éveilla. Au même moment la voiture s'arrêta net: le conducteur se mit à jurer

pendant que le postillon cinglait les reins de nos coursiers de toute la force de son bras. Je passai la tête à la portière en demandant au conducteur de quoi il s'agissait.

—Ce n'est rien! me répondit-il. Les chevaux sentent le lion.

—En vérité! criai-je, le lion!

—Oui! le lion!

—Vous dites cela tranquillement?

—Comment voulez-vous que je le dise!

—Vous n'avez pas peur?

Il haussa les épaules. Cependant le postillon se démenait sur le siège en mesurant à grand bruit, de la lanière de son fouet, le dos des chevaux. Légèrement ému, je me penchai pour explorer la route, très-noire en ce moment où de gros nuages passaient au-dessus de nous. Le postillon m'aperçut et me touchant la tête du manche de son fouet dit:

—Tenez! regardez à gauche!

Au même instant, la lune réapparut, je suivis des yeux le manche de fouet, qui après avoir quitté ma tête, était dirigé, dédaigneusement, ma foi, vers un ravin que nous côtoyions. Sur la crête du talus de ce ravin, je vis une grosse bête fauve, couchée à la façon du chien et agitée par des mouvements régulièrement convulsifs. La lune donnait précisément sur la face du lion, qui eut un rictus étrange. Cependant les chevaux, tremblants et consternés, réunirent leur courage pour avancer un peu; la voiture donna quelques tours de roue. Le postillon, maugréant sourdement, faisait des nœuds à son fouet pour en rendre la morsure plus douloureuse.

Le lion se mit à agiter la queue, et nous entendions distinctement, malgré le grincement des roues, le frou-frou qu'elle produisait en remuant le sable. Après avoir achevé sa besogne, le postillon poussa un cri aigu et appliqua un coup de fouet savant et collectif à tout son attelage. Cela se passait en présence du lion, dont chaque tour de roue nous rapprochait davantage. Fous de douleur et de peur à la fois, les chevaux enlevèrent la voiture qui eut un énorme cahot, et nous passâmes, lancés à pleine vitesse au bord du ravin, à deux mètres du lion, qui se mit à cligner des yeux. Un instant nos regards se croisèrent, et il me sembla lire dans les gros yeux jaunes du fauve—qui me rappelèrent, à ce moment, ceux d'un ami noctambule,—l'expression d'une ironie débonnaire. La diligence passa: le lion ne daigna pas faire le moindre mouvement; seule, sa queue continuait, en remuant le sable, à produire un bruit léger.

Quand nous fûmes à quelque distance, le lion tourna lentement la tête et nous suivit du regard. Un nouveau nuage obscurcit la lune et nous le fit perdre de vue. Cette scène, majestueuse dans sa placidité, qui ne dura pas plus de cinq minutes, me laissa cependant un souvenir ineffaçable, je ne pus toutefois pas m'empêcher, en arrivant au relais, d'observer au conducteur que l'attitude du lion différait singulièrement de ce qu'on m'avait raconté à ce sujet.

—On m'a maintes fois assuré, dis-je, que le lion était difficile à voir parce qu'il s'éloigne au bruit de la diligence.

—Autrefois, c'était en effet ainsi, répondit le conducteur, mais il s'est habitué à nous.

—Vous ne le tirez donc jamais?

—Voici ce que je ne vous conseillerais pas de faire, s'écria-t-il en me quittant.

On raconte à Jemmapes une anecdote piquante dont le sujet est fourni par un lion.

Un jour les colons virent débarquer chez eux un étranger,—Anglais, Chinois ou Russe—connu en Europe par une opulence proverbiale.

—Blasé sur toutes les émotions, dit le Crésus en descendant de diligence, je viens chasser le lion et je veux chasser seul.

Pendant quinze jours l'étranger habita Jemmapes, questionnant tout le monde sur les us et coutumes du roi des animaux, nettoyant ses fusils—il en avait apporté six—perfectionnant la justesse de son tir,

et écoutant la nuit, du seuil de l'auberge, les rauques bruits de la forêt voisine. Puis, un beau matin, il annonça aux populations étonnées de son courage désintéressé,—si rare chez un archi-millionnaire,—l'intention d'aller la nuit même, et seul, attendre le lion dans un endroit du bois où la présence du fauve venait d'être signalée par des Arabes envoyés à la découverte. A huit heures du soir, notre nabab, qui s'était muni d'un jeune chevreau, prit deux fusils, une ample provision de cartouches et se dirigea vers la forêt. Les méchantes langues de Jemmapes prétendent, qu'à peine sorti du village, il se mit en devoir d'étrangler le chevreau.

Et voici ce qui se passa.

Le millionnaire, toujours seul, arriva à l'endroit indiqué par les Arabes, choisit un arbre à ombrage étendu, avisa une pierre aux environs, y appuya ses fusils, dûment chargés, porta le cadavre du chevreau à quelques centaines de pas, retourna à l'arbre, s'y adossa et se mit à rêver.

Il songeait aux conversations qu'il avait eues avec ses connaissances d'Afrique; ceux à qui il avait demandé des renseignements, depuis le gouverneur-général jusqu'au drogmann, avait vanté la sécurité des forêts. "Il faut attendre le lion, pendant de longues nuits, à l'affût, avant qu'il ne daigne se montrer," lui disait-on de toutes parts.

Et de fait, la nuit était calme; aux environs, les glapissements et les cris, si perceptibles du village, s'étaient tus: les animaux semblaient intimidés par la présence de l'homme. Les savants, ceux à qui le nabab avait donné des diners, comme ceux à qui il avait acheté des exemplaires de leurs livres, répétaient à satiété que nul animal ne s'attaque à l'homme. Le nabab était content; seul au milieu d'une forêt d'Algérie, le cœur ne lui battait pas, et il n'avait pas peur, sûr d'ailleurs de ne courir aucun danger.

Une heure se passa, puis deux; le silence de la nuit, devenu de plus en plus placide, rassura tout à fait le chasseur qui s'assoupit. Un léger bruit le réveilla et... il aperçut un énorme lion, dévorant le chevreau à côté de la pierre aux fusils. Il se mit à grimper sur l'arbre, en murmurant:

—Comment! il l'a traîné jusqu'ici! pourquoi?

Au bruit, le lion fit un bond, posa une de ses pattes sur la pierre et se mit à rugir: le millionnaire se cramponnait à ce moment à la branche à moitié desséchée d'un chêne liège. La patte du lion, glissant sur la pierre, frôla le chien d'un des fusils: le coup partit; la balle effleura le pantalon du chasseur, lui laboura la peau, et vint briser la branche qui tomba en entraînant dans sa chute le malheureux millionnaire évanoui; le lion épouvanté de la détonation disparut dans le taillis. Le matin trouva, à quelques pas du chevreau à moitié dévoré, le chasseur sans mouvement à côté des fusils. Vers midi, les Arabes inquiets d'une si longue absence, le trouvant étendu, lui firent reprendre ses esprits. Ses premiers mots furent:

—Je l'avais mis très-loin! pourquoi l'a-t-il traîné jusqu'ici?

Ces paroles révélèrent les intentions du Crésus, qui voulait passer pour téméraire à bon marché, persuadé que les forêts de l'Algérie étaient aussi inoffensives que le bois de Boulogne.

PRINCE J. LUBOMIRSKI.

Vie dans les manufactures. — Les personnes qui travaillent dans les manufactures deviennent ordinairement pâles, perdent l'appétit, sont languissantes, éprouvent des sensations pénibles, ont le sang pauvre, digèrent mal, ont les rognons et le système urinaire en désordre, et tous les médecins et les médicaments du monde ne peuvent leur faire du bien, à moins qu'elles abandonnent ces manufactures ou qu'elles fassent usage des Amers de Houblon, composé des plus purs et des meilleurs remèdes qui leur rendront la santé et leurs couleurs. Personne ne souffrira, s'ils en usent largement. Ils ne coûtent qu'une bagatelle. Voir une autre colonne.